Zeitschrift: Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern
Herausgeber: Geographische Gesellschaft Bern
Band: 7 (1884-1885)

Artikel: Mexico et ses environs
Autor: Dulor-Gunthert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-321337

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Beilage Nr. 8.

Mexico et ses environs.

Conférence, donnée par Mr. *Dulor-Gunthert* dans la séance du 28 mai 1885.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous présente un travail scientifique: pour celà, il eût fallu plus de temps et plus de liberté que je n'en ai eu à ma disposition. Je vous livre simplement mes impressions et ce que j'ai pu glaner ci et là chez des personnes qui m'ont paru dignes de confiance. Veuillez écouter ce récit avec votre bienveillance accoutumée.

Quelques mots d'abord sur le Mexique en général.

Ce vaste et riche pays s'étend, comme vous savez, du 15° au 32° 41′ de latitude N. et du 88° 41′ 30″ au 119° 25′ 30″ de longitude O., méridien de Paris. Il a 2933 kilomètres de longueur du *Rio Gila* à la *Barra de Ocos*, extrémité de l'Etat de *Chiapas*. Déserts, montagnes, forêts-vierges, champs de tabac, de cannes à sucre, de maïs, caféiers, bananiers, cocotiers, manguiers, goyaviers, etc. etc., couvrent cet immense espace qui a 1,973,000 kilomètres carrés, soit 48 fois la grandeur de la Suisse.

Le chiffre de la population est peu en rapport avec cette étendue: on ne compte que 9,485,600 habitants, répartis comme suit:

3,200,000 de race indigène,

1,600,000 Européens ou fils d'Européens,

4,685,600 de race mêlée, qui forme, dit naïvement l'auteur de l'„*Anuario universal*“, la nation proprement dite, chargée des emplois et de la direction de la politique.

En lisant cela, on se demande: les Indiens, que sont-ils alors, que font-ils, quel rôle jouent-ils dans cette état décoré pompeusement du nom de „république“? Il nous faut croire qu'il y a là tout simplement une imitation de la première constitution de Sparte qui est un peu vieille, il et vrai, puisqu'elle date de 800 ans avant Jésus-Christ et qui divisait aussi les habitants en deux classes: les Laconiens et

les ilotes; les premiers, possédant seuls les droits civils; les seconds, chargés de cultiver la terre!

La forme du gouvernement a bien varié.

Le Mexique était soumis à des empereurs lorsque parut Cortez. Les Espagnols en firent une vice-royauté qui dura 300 ans. Un vent d'indépendance souffla sur toutes les possessions espagnoles au commencement de ce siècle. Dans la nuit du 15 au 16 septembre 1810, la république fut proclamée au village de *Dolorès*, Etat de *Guanajuato*. Deux curés: *Hidalgo* et *Morelos* étaient les chefs de la révolution. Ce ne fut qu'après bien du sang versé que les Mexicains demeurèrent leurs propres maîtres. Les Espagnols chassés, des guerres intestines sans cesse rallumées désolent cette belle contrée. *Iturbide* se fait empereur en 1822, il est fusillé en 1824; la république renaît; avec elle, l'ambition des généraux qui, tous plus ou moins, prétendent au fauteuil de la présidence. Temps de troubles incessants que mettent à profit des chefs de bandes qui volent, pillent et tuent amis et ennemis du pouvoir. Il n'était pas rare que les diligences fussent arrêtées plusieurs fois d'un jour, et que les voyageurs n'arrivassent complètement nus à destination, heureux encore s'ils n'étaient pas battus par les derniers bandits qui leur reprochaient de s'être laissé voler par d'autres que par eux! Que d'horreurs à raconter sur cette époque malheureuse! Vient le règne de *Maximilien* qui durent du 10 juillet 1863 au 19 juin 1867; la république est rétablie avec *Juarez* pour président, dont aujourd'hui *Porfirio Diaz*, l'illustre général, et le successeur. Le pays est devenu plus tranquille, le commerce et l'agriculture reprennent un nouvel essor. Tout n'est pas cependant rentré dans l'ordre: au Nord, de turbulents voisins, les Apaches et les Comanches font de fréquentes incursions qu'il est difficile de repousser. En outre des rixes sanglantes ont souvent lieu. Comment pourrait-il en être autrement dans une contrée où le couteau et le révolver sont dans toutes les mains, où la vie humaine est comptée pour peu de chose, où la soif de l'or attire un ramassis d'aventuriers de tous les pays du globe, auxquels il est juste d'attribuer bon nombre des crimes qui se commettent au Mexique. Partout, du reste, où il y a des mines d'or, l'on retrouve les mêmes scènes de meurtre.

J'arrive maintenant à mon principal sujet, savoir la capitale des *Etats-Unis mexicains.*

L'antique *Mexico* s'élevait sur le lieu même qu'occupe la cité moderne: les rues couraient à peu de chose près dans les mêmes directions, la cathédrale a pris la place du temple de „Huitzilopoxtli“,

Dieu de la guerre des Aztèques, auquel on immolait des victimes humaines.

Il s'est opéré pourtant un grand changement: *Tenochtitlan* n'offrait pas le même coup d'œil que le Mexico de nos jours. Jadis, les ondes salées du lac de *Texcoco* environnaient la ville de toutes parts et pénétraient même dans l'intérieur par de grands canaux sur lesquels étaient jetés de nombreux ponts: de là, le nom de „*puente*“ resté aux rues qui ont remplacé les canaux une fois comblés; citons *el Puente de Jesus*, *Puente de Santo Domingo*, *Puente de la Misericordia*, *Puente del Espiritu Santo*, etc. etc. Aujourd'hui les eaux se sont retirées jusqu'à une lieue de la ville, grâce à l'évaporation qui se fait rapidement à ces hautes altitudes (ce qu'on avait déjà remarqué avant l'arrivée de Cortez) et grâce aussi aux travaux entrepris depuis quelques années pour dessécher la vallée de Mexico. Ne nous représentons donc plus comme une rivale de Venise cette ville, dont les rues larges, parcourues par une infinité de voitures, ont remplacé les canaux sillonnés par les embarcations aztèques. Il est cependant resté dans les environs, des lagunes qui s'étendent beaucoup dans la saison des pluies. De plus, il existe encore deux grands canaux, celui de *San Lazaro*, qui vient du lac de *Texcoco* et celui de la *Viga*, alimenté par les eaux du lac de *Xochimilco*, dont il porte aussi le nom. Ces canaux ne pénètrent pas dans la ville. Sur les bords du canal de la Viga est le *pueblo de Santa-Anita*; Flore en a fait sa résidence favorite, elle se plaît dans ces riches jardins dont les odorantes moissons embaument les airs.

Les environs de Mexico sont d'immenses plaines coupées de canaux et de chaussées bordées d'arbres. Ici de vastes champs de maïs dont les panaches ondoient au souffle de vent; tout à côté, c'est la prairie à l'herbe courte et drue, marbrée de taches grisâtres que forment des couches de salpêtre: là, paissent de nombreux troupeaux de taureaux aux cornes longues et recourbées. Plus loin les lagunes: sur le miroir de ces eaux peu profondes se détachent les corps cuivrés d'Indiens occupés à la pêche. Les marécages, peuplés de milliers d'oiseaux, s'étendent jusqu'à une portée de fusil de la ville.

De fin mai à fin septembre, c'est-à-dire, pendant la saison des pluies, tout est vert et respire la vie: le temps favorise la nature dans son rapide développement. Les matinées sont généralement belles: le soleil brille dans un ciel pur et réchauffe la terre de ses brûlants rayons; vers le milieu du jour, les nuages s'amoncellent et l'orage éclate si vite qu'on est souvent pris au dépourvu. Le tonnerre gronde, la pluie tombe à torrents, en peu d'instants tout est inondé, puis le calme renaît, le soleil sourit parfois encore avant de dispa-

raître derrière la *Sierra Madre*. Tous les jours, il faut compter sur 2 ou 3 heures de pluie.

D'octobre à mai, la nature se repose, l'herbe sèche, les arbres perdent leurs feuilles, tout se couvre d'une épaisse couche de poussière. Dans la prairie, les bestiaux n'ont plus qu'une misérable pâture: c'est un désert. L'air est sec et chaud.

Aussi la saison des pluies est-elle regardée comme plus saine que cette dernière, tandis que sur la côte, c'est le contraire, parce que les pluies amènent la fièvre jaune.

Mexico, qui naguère était nommée „la ville des palais", n'offre plus de nos jonrs à l'œil du voyageur que les restes de splendeurs passées. Les façades de ses églises, de ses maisons, de ses palais sont tatouées par la mitraille, terribles traces des ouragans politiques qui se sont déchaînés sur ce pays.

Les rues se dirigent parallèlement du N. au S. et de l'E. à l'O., se coupant à angle droit: les deux extrémités donnent sur la campagne, c'est comme un paysage en miniature qui repose et réjouit par sa verdure l'œil fatigué des blanches lignes de maisons. Celles-ci sont peu élevées, elles n'ont qu'un ou deux étages. Les toits plats à l'orientale forment des „*Azoteas*" (terrasses) où se voient ci et là des berceaux de feuillage. Ajoutons que nous n'apercevons pas une seule cheminée: il n'en est nul besoin, tout se cuisant au charbon de bois. Le pavé des rues n'est que creux et bosses; nulle part on n'est mieux cahoté; une promenade en voiture est un supplice: exception soit faite pour la *rue du 5 de mai*, dont le pavé est en pierres plates.

Parmi les quartiers les plus agréables, nous citerons *Buena-Vista*, dont quelques coquettes villas sont occupées par les ambassadeurs de France, d'Italie et d'Espagne; l'*Alameda* et l'*Avenue Juarès*, la *Plaza Mayor* avec la Cathédrale et le palais du gouvernement, puis les rues *du 5 de mai*, des *Plateros*, de *San-Francisco*, de la *Palma*, del *Espiritu Santo*, où l'on trouve le haut commerce dont les magasins ne dépareraient pas nos grandes villes.

Vous écartez-vous du centre de la capitale, vous entrez dans des rues étroites, aux demeures sales, où, sur le sol de terre durcie, couchent pêle-mêle hommes, femmes, enfants et animaux! Aux abords de la ville sont de grands espaces de terrain vague, couverts de débris de toute sorte, entourés de murs en „*adobes*" (briques de terre pétrie séchées au soleil) à demi-ruinés, contre lesquels sont adossées de misérables huttes à peine couvertes! Il y a à Mexico toute une population sans feu ni lieu qui couche à la belle étoile, ou

dort sous le „*Portal de la Diputacion*“ (arcades de l'hôtel de Ville) sur les dalles nues avec un *zarapé* en loques pour toute couverture.

La „*Plaza Mayor*“ s'etend au centre de la ville. Elle comprend un grand carré: sur le côté Est, la cathédrale, au Sud le Palais national, dans lequel sont installés les ministères; vis-à-vis de la Cathédrale le „*Portal de la Disputacion*“ où le Gouverneur de Mexico donne ses audiences et où la Municipalité tient ses séances; enfin le „*Portal de Mercaderes*“ (arcades des marchands) fait face au palais national.

Au milieu de la place, le „*Zocalo*“ bosquet d'arbres et de fleurs, convie à s'y reposer pendant la chaleur du jour; le soir, les accents de la musique militaire y attirent un nombreux public. Ces concerts sont gratis et ont lieu 3 fois par semaine de 8 à 11 heures du soir et le dimanche de 10 à 12 heures du matin à l'issue de la messe.

Si vous voulez faire des études de mœurs, allez sur le *Zocalo:* toutes les classes de la population mexicaine s'y donnent rendez-vous.

Ici passent au pas gymnastique un Indien et sa compagne, vêtus plus que légèrement. L'homme a une chemise, béante en nombre d'endroits, qui tombe sur un pantalon retroussé jusqu'au genou et un sombrero de paille grossière: la femme a les épaules et la poitrine couvertes d'un court *poncho* (carré de drap avec une fente dans le milieu pour y passer la tête), les bras et les flancs sont nus; une espèce de jupon (pièce d'étoffe non cousue qu'elle s'attache autour de la taille) cache la partie inférieure du corps, jambes et pieds nus, ainsi que le mari; de chemise, pas de traces.

Le Mexicain de basse classe est tout vêtu de toile blanche: chemise, veste et pantalon, où les accrocs ne comptent pas. Il porte des sandales ou des bottines de cuir jaune dont il fend le bout en 2 ou 3 endroits afin que les doigts du pied soient à leur aise: où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. Les femmes portent une chemise fort décolletée et un jupon de toile de nuance claire. Le dimanche, ce jupon est empesé et fait par son ampleur croire à l'existence d'une crinoline. Sur la tête et les épaules, elles jettent leur „*rebozzo*“, écharpe à l'emploi multiple, dont les Mexicaines ne sauraient se passer, qui leur sert de chapeau et de mantille, elles s'en enveloppent de manière qu'on ne voit que leurs yeux: il sert de berceau aux petits enfants qui y dorment suspendus au dos de leur mère, jambe de ci, jambe de là.

Les riches Mexicaines de la ville ont pris les modes européennes sans renoncer entièrement à leur riche et pittoresque costume, qu'ils portent à la campagne: sombrero en feutre épais gris, noir ou rouge,

ras ou peluché, orné de larges galons d'or ou d'argent et d'une torsade de même. La veste courte laissant voir le révolver dans son étui de cuir noir ou jaune (souvent de peau de tigre) brodé d'or et d'argent. Le pantalon garni tout le long de la couture de boutons d'argent ciselé et, pour compléter, de lourds éperons d'acier bleui incrusté d'argent.

Quant aux dames, elles ont gardé de l'Espagne la *mantilla* dont elles se coiffent si coquettement! Les robes viennent de Paris et sont de la dernière mode. Les jeunes *senoritas* donneront leur préférence à ce satin rose, rouge cerise ou bleu d'azur qui appellera sur elles l'attention de ces beaux „*caballeros*“ avec lesquels elles aiment à échanger de doux regards. Les *senoras* choisiront cette soie ou ce velours noir, richement garni de dentelles, qui s'harmonise avec leur dignité de mères de famille.

Et tous, la soie frôlant les haillons, les sombreros aux larges ailes heurtant les chapeaux noirs à haute forme, font cent fois le tour du *Zocalo* en causant et écoutant la musique à laquelle se mêlent les cris de „*nieve, nieve*“ des vendeurs de glaces établis sur la place.

L'*Alameda* est un grand parc situé dans la partie Ouest de la ville, à une dizaine de minutes du Zocalo.

Cette promenade était, il y a une vingtaine d'années, entourée de murs à hauteur d'appui, au pied desquels des fossés exhalaient une odeur nauséabonde: toutes les bêtes mortes dans la nuit y étaient jetées. Aujourd'hui, murs et fossés ont disparu. Un large trottoir bien entretenu et agrémenté de bancs de distance en distance court tout autour du parc, dont le côté sud est le plus fréquenté. De belles allées conduisent à des ronds-points ménagés au centre, où de larges bassins attendent en vain les naïades qui les ont fuis. Des gerbes de géraniums, de jasmins des tropiques aux ombelles bleu de ciel, de daturas ornent les parterres. Au-dessus, les bienfaisants eucalyptus étendent leurs branches grêles entrelacées à celles des cèdres et des érables, formant des arceaux qui protègent contre les rayons d'un soleil trop ardent. Mais vers le soir, malheur au rêveur qui s'attarde en ce lieu, il s'est passé sous ces voûtes sombres bien des drames que les fleurs ni les arbres, témoins muets, n'ont pu raconter.

L'avenue des hommes illustres au nord, l'avenue Juarès au sud encadrent l'Alameda. Au bout de l'avenue Juarès nous trouvons le *Paseo*.

Le Paseo qui conduit au château de *Chapultepec* est sans contredit la route la mieux entretenue aux abords de Mexico. Imaginez-

vous une de nos routes de première classe bordée d'une double rangée de grands arbres.

C'est là que le *high life* de la capitale va faire chaque jour, de 4 à 5 heures du soir sa promenade obligée: des calèches attelées de belles mules noires, gris souris, quelquefois blanches se croisent avec des landaus ou des coupés traînés par des chevaux de luxe qu'on fait venir à grands frais de l'étranger. Les cavaliers mexicains cavacolent sur leurs fringants coursiers, que le harnachement luxueux à la mode du pays fait ressortir encore à côté de la modeste selle anglaise qui a aussi ses amateurs. Voici le général G*** sur son grand cheval blanc bien connu de tout le monde.

Laissons cette foule tourner autour de la statue de *Colomb* poursuivons notre route vers le parc de Chapultepec. Il est à trois quarts d'heure de la ville et environne le mamelon sur lequel est construit le château, qui domine ce dôme de verdure. Ce qui fait le charme du parc, c'est la fraîcheur que l'on y goute à l'ombre d'immenses cèdres, les plus grands de toute la contrée. Ces arbres ont un aspect étrange: de leurs longues branches descendent des festons de mousse d'un gris d'argent qui tranche sur le vert sombre des feuilles.

Ecoutons le grand peintre des forêts américaines, *Châteaubriand*, qui nous en fait le tableau suivant dans *Atala*:

„Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longues voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur viennent s'accrocher à ces mousses qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.“

Nous gravissons la montée qui nous mène à la terrasse du château. A la grille, une sentinelle nous arrête. Sur la présentation de nos cartes, on nous laisse passer. Chapultepec est devenu le St. Cyr du Mexique.

De la terrasse, nous jouissons d'une vue très étendue sur tous les environs. A droite, un peu en arrière, le village de *Tacubaya* avec ses jolies villas enfouies dans les arbres. Les riches familles

de la capitale s'y retirent, ainsi qu'à *San Angel* et à *Tlalpam*, pendant la saison des pluies.

Sur notre gauche *Atzcapotzalco,* au milieu de champs de maïs; *Tacuba* et sa vieille église; *Popotlan* où se trouve le célèbre „*arbol de la noche triste*". C'est à l'abri de son feuillage que, suivant la tradition, reposa Fernand Cortez, la nuit qui précéda son retour en Europe. Cet arbre d'immortelle mémoire a vu sa cîme fracassée par la foudre, mais il est encore plein de sève et reverdit tous les ans tel qu'un vieillard vigoureux dont le chef a subi les outrages du temps, il dresse dans les airs sa tête chenue et brave l'effort de l'aquilon.

Au fond de l'horizon, droit devant nous, de l'autre côté de Mexico, se détache la masse blanche de l'église collégiale de „*Guadalupe*" et de sa chapelle bâtie sur un rocher en dessus de l'église. Toutes deux furent élevées en l'honneur de la patronne du Mexique: *Santa Maria de Guadalupe.*

Quant à la chapelle, voici ce que dit la légende:

Un pauvre indien, que nous nommerons Josè, rencontre la Vierge sur les pentes du mont. Celle-ci lui témoigne le désir d'avoir un sanctuaire en ce lieu. Josè se rend à Mexico, chez l'archevêque et lui raconte cette apparition et l'ordre qu'il a reçu. Le prélat se rit du conte et du conteur. Josè, tout triste, regagne son foyer par le même chemin. Nouvelle apparition de Marie, nouvel ordre, nouveau refus de l'archevêque. Une troisième fois la Vierge apparaît et, pour convaincre l'incrédule prélat, elle cueille quelques fleurs qu'elle jette dans le zarapé de l'indien. Arrivé devant l'archevêque, Josè entr'ouvre son zarapé pour montrer les fleurs. O miracle! Les fleurs étaient empreintes sur l'étoffe . . . . . Le prélat ne doute plus, la chapelle est construite.

Il y a encore dans ce village une autre église dans le porche de laquelle est un puit dont l'eau miraculeuse guérit toutes les maladies! Cette eau est ferrugineuse.

Le 12 de décembre de chaque année, une grande fête religieuse se célèbre à l'église collégiale de Guadalupe. L'archevêque y officie au milieu d'une affluence énorme de pélerins qui viennent de plus de 30 lieues de distance, pleins de la plus grande dévotions, pour s'acquitter des vœux qu'ils ont faits. J'en ai vu un, entre autres, qui marchait sur les genoux entre Mexico et Guadalupe: il implorait, cela va sans dire, la charité des passants, qui, émus de pitié, lui jetaient quelques centavos. Sur tous les degrés qui conduisent à la chapelle sont des estropiés couverts de haillons, sales, qui vous montrent ce que vous ne voudriez pas voir: quelque affreuse plaie,

quelque membre tronqué ou contrefait, pour vous attendrir et tirer de vous un peu d'argent.

La place de l'église, d'ordinaire déserte, regorge de monde: les pélerins, groupés en familles autour de feux de charbon, y font cuire leurs *tortillas* à la sauce au „*chile*". A 9 heures du matin, une troupe d'indiens en costume sauvage, la tête couronnée de plumes, exécute des danses autour et à l'intérieur de l'église. On vend par milliers des feuilles volantes où se lisent des poésies en l'honneur de Santa Maria de Guadalupe. Dans l'église, les curés vendent de petits papiers, des bouts de rubans, des médailles bénites, que sais-je encore! Le tout au plus grand profit de notre sainte mère l'Eglise. On ne peut s'imaginer quelles profondes racines la superstition et le fanatisme religieux ont dans ce pays, moins dans les villes que dans les campagnes, où le sennor „*cura*" est une puissance véritable.

Juarès a confisqué tous les biens du clergé, aboli les couvents d'hommes et de femmes, défendu les processions en dehors des églises et le port de l'habit ecclésiastique; ainsi, dans ce pays si catholique, vous n'apercevez nulle part de robes noires dans les rues: l'habit ne fait pas le moine, si l'habit manque, le moine est resté.

A une demi-heure de Guadalupe, vous trouvez les bords du lac de *Texcoco*.

Regagnons Mexico par le tramway: la route bordée d'arbres traverse des champs marécageux, qui forment un lac pendant la saison des pluies. Voici *Peralvillo* un des quartiers mal famés de la grand'ville.

C'est dans une de ces rues qu'un jeune homme a été attaqué l'autre jour par sept mauvais drôles qu'il a tués l'un après l'autre à coups de couteau: il n'en est pas même resté un pour porter la nouvelle, d'où Töpfer conclurait que l'histoire n'est pas vraie. Mais je me trompe moi-même, puisque le jeune homme attaqué vit encore et montre son zarapé criblé de coups, preuve irrécusable de l'histoire.

Le tram s'arrête, nous sommes sur le Zocalo, qui est, j'ai oublié de le dire, la station centrale des tramways de la ville. Allons faire un tour sur le marché aux légumes, aux fruits, etc. Il y en a plusieurs, de ces marchés, mais nous visiterons le principal qui est à deux pas du Zocalo: il n'occupe pas une place, mais une vaste cour intérieure d'un quartier de maisons. Entrons; voici des fruits de toute espèce de la zone torride et de la zone tempérée, quel choix pour les amateurs: limons énormes, oranges, bananes rouges, vertes et jaunes, noix de cocos, ananas, mangues, *avuacates*, *chirimoyas*, poires, pommes, raisins, figues — Que désirez-vous? Cette grappe de raisins vous tente? Approchez. — Mais quoi, vous reculez. Qu'est-ce?

La femme qui les vend s'est empressée de déposer son peigne avec lequelle elle démêle sa noire et grasse chevelure sur .... sa marchandise! Sennor patron! A cette interpellation, vous vous retournez et ... vous vous trouvez nez à nez avec un gigot de mouton tout saignant qu'on vous dit: *muy gordo* (très gras), *patroncito*. Vous vous reculez brusquement et vous vous heurtez à un large panier qu'un indien porte sur la tête. Plus loin des marchands de volailles vous poursuivent avec leurs dindons, leurs poules et poulets, qui pendent en grappes vivantes sur leurs bras et sur leurs épaules. Décidément, vous en avez assez, vous ne voulez pas jeter un coup d'œil sur ces tas de sel, de légumes qui sont là sur votre gauche. Voyez, tous les légumes d'Europe sont représentés: choux, choux-fleurs, choux de Bruxelles, raves, carottes, laitues, salades, oignons, jusqu'au modeste poireau. Cela ne vous intéresse point. Eh bien, sortons, et pour ce, usons des coudes. Ouf! Nous voilà dehors. Traversons la place et près de la cathédrale, nous aspirerons le doux parfum qui nous arrive du marché aux fleurs.

J'eusse aimé à parler des musées, mais ils sont si pauvres que l'on peut presque les passer sous silence. Citons toutefois dans le musée d'antiquités la vaisselle d'argent de l'empereur Maximilien, le drapeau du curé Hidalgo et plusieurs objets lui ayant appartenu, puis des poteries anciennes en petit nombre, des statuettes de dieux. Dans l'antichambre le portrait d'un archevêque et celui de Maximilien sur un cheval blanc.

Au milieu de la cour, à ciel ouvert, qu'on a transformée en jardin, on a placé la statue de la mort et la pierre des sacrifices sur laquelle on immolait les prisonniers de guerre.

Nous passons maintenant à un autre ordre d'idées, en abordant la question du commerce de l'étranger à Mexico.

La première remarque que nous ferons, c'est que les chefs des principales maisons sont européens ou américains du nord. Jusqu'aujourd'hui le Mexicain ne s'est point révélé comme homme d'affaires commerciales. Est ce nonchalance, faute d'aptitudes? Je laisse à plus habile que moi à résoudre la question. La fait est que le commerce est entre les mains des étrangers qui, du reste, se font un plaisir de fournir (pour de l'argent, comme Mr. Jourdain de joyeuse mémoire) aux citoyens de la république tout ce qui peut leur être utile et agréable. Parcourez les belles rues de la capitale: vous verrez des magasins de bijouterie, de gravures, de porcelaines, d'habits, d'armes, etc.; vous resterez certainement en admiration devant tout ce que le vieux monde envoie au nouveau; et devant le bon goût avec lequel les montres sont faites.

La journée du commerçant commence à 7 heures et demie (pour les banques à 9 heures) du matin pour finir à 7 ou 8 heures du soir, avec une heure de répit au milieu du jour pour prendre son dîner. On se lève tôt (vers 5 heures ou 5 heures et demie) afin de pouvoir faire un tour de promenade à pied ou à cheval hors de la ville. Il fait si bon respirer l'air pur du matin avant de se mettre au travail: je dirai même que cette sortie est nécessaire pour conserver sa santé. Du lundi matin au samedi soir, on est à la besogne sans arrêt, à moins que la semaine ne soit coupée par un de ces jours de fête religieuse, communs dans les pays catholiques. Ces jours-là et le dimanche même, certaines maisons ouvrent jusqu'à midi: ce sont les épiciers, les marchands de tabac, d'étoffes, de mercerie, les cafés et les confiseries.

Le commerce est très actif lorsque la politique chôme. Dans tous les articles, la concurrence est fort grande: les Américains du Nord sont venu disputer les piastres mexicaines aux Espagnols, aux Français, aux Suisses, aux Allemands et aux Italiens. On ne compte que peu ou point d'Anglais.

Entrons dans quelques détails.

Les poudres française et américaine se vendent fort bien: la première 20 francs la livre, la seconde dix francs. La poudre mexicaine ne vaut rien. Les fusils de chasse viennent d'Angleterre, de France et de Belgique, tandis qu'on préfère les carabines et les révolvers des Etats-Unis: nous citerons les armes de Smith & Wesson, de Colt, de Winchester et de Remington, comme le plus en faveur. C'est l'Europe qui fournit les articles de chasse, les harnais, les selles, les meubles, les confections, les étoffes, le papier à lettres, les régistres, les vins, les liqueurs.

Les machines à vapeur et les machines d'agriculture telles que faneuses, faucheuses, semeuses, batteuses, charrues, etc., sont la plupart de provenance américaine: on en fait grand usage dans les vastes haciendas dont le pays est parsemé.

Toutes les marchandises étrangères sont fort chères; les droits de douane sont formidables: je citerai un ou deux exemples:

Une voiture paie 396 piastres, soit à peu près 1800 francs, de droits d'entrée; un cheval 50 piastres, une carabine 1 piastre par kilo brut, la poudre idem, les confections 132 % de la valeur de la facture, le savon 1 piastre 15 centavos le kilo brut, etc.

Ayez soin en outre de faire vos déclarations de marchandises très exactement d'après le code des douanes mexicaines, sans quoi, gare aux amendes qui pleuvent au moindre oubli. J'en sais quelque chose, voici à quelle occasion:

Mon père m'expédia un tonneau de vin de Villeneuve qui est bien arrivé et s'est trouvé excellent. Sur le connaissement, on avait négligé de mettre „vins blancs".

Rien que l'amende n'est capable
D'expier ce forfait. On me le fit bien voir.

J'eus 25 piastres à payer! Interrogez les marchands de Mexico, ils auront tous une anecdote de ce genre à vous raconter, à l'adresse des agents du fix.

La Bavière expédie une quantité énorme de bière en bouteilles: la chope de cette bière se paie 2 fr. 50. Le vin est moins cher, on peut avoir un fût de Bordeaux ordinaire à 2 fr. 50 ou 3 fr. le litre. Nos fromages suisses sont très appréciés, la livre se vend 2 fr. 50. Bien sûr que notre bon salé de Payerne et la bière de Berthoud, que nous prisons tant, trouveraient de nombreux amateurs.

Les restaurants à l'européenne sont chers: on paie généralement de 125 à 150 francs par mois pour le dîner et le souper. Les mets sont forts épicés, le chile ou piment rouge entre dans toutes les sauces: aimez-vous le piment, on en a mis partout, aurait dit Boileau. Les „frijoles" haricots rouges sont servis à chaque repas, on ne saurait s'en passer. La basse classe se nourrit de galettes de maïs frites dans la graisse, ou simplement bouillies, arrosées d'une sauce si forte qu'elle emporte la bouche.

Dans les „pulquerias" ou restaurants pour le peuple, se vend le „pulque" boisson favorite du Mexicain. Ce pulque ressemble à de l'eau de savon, file comme de l'huile et prend une légère odeur d'œufs pourris s'il n'est pas frais. A l'hacienda, où il n'est pas encore frelaté, je l'ai trouvé buvable; il enivre facilement. Qu'est-ce donc que ce pulque? Ce n'est autre chose que la sève du maguey, espèce d'aloës, que l'on fait fermenter dans des peaux de vaches.

La fermentation faite, on expédie le pulque en tonneaux de 250 à 300 litres sur Mexico par un train spécial „tren de pulque" qui en amène tous les matins environ 150,000 litres qui sont bus dans la journée: à 6 heures du soir, impossible d'en obtenir une bouteille, tout a disparu.

Dans les rues, vous rencontrez hommes ou femmes leur pot de pulque à la main. Vous dirai-je les adjonctions qu'il reçoit dans les pulquerias: de l'eau, vous devinez pourquoi, de l'eau de vie, du savon pour le faire filer d'avantage, condition sine qua non d'un bon pulque. Après cela, ne me demandez pas si l'on trouve des gens ivres dans la rue!

Le pulque doux ou „*tlachique*" est moins violent que le précédant, le *mezcal,* espèce d'eau de vie, le vin de *tequila* sont des boissons tirées aussi du maguey. Aussi cultive-t-on cette plante, comme la

vigne sur les riants côteaux des bords du Léman. Des espaces immenses sont consacrés à ce genre de culture.

Rien n'est plus triste à voir que la région où les magueys sont cultivés: plantés tous en lignes parallèles, ils s'étendent à perte de vue avec une uniformité fatigante. Les magueys sont d'excellent rapport: chaque plante représente une valeur d'une à six piastres suivant son âge. Lorsqu'un maguey meurt, il reste autour de sa souche 5 à 8 rejetons qu'on laisse croître 2 ou 3 ans: ils sont alors arrachés, privés de leurs feuilles excepté les 3 du centre, laissés exposés au soleil pendant 2 ou 3 mois et enfin, ce séchage terminé, ils sont replantés; il y a ordinairement 8 mètres d'un maguey à l'autre. Le maguey met de 8 à 12 ans pour arriver à sa maturité complète. Alors, quand il est en floraison, les cultivateurs le privent de ses dernières feuilles, ce qui laisse au centre de la plante une cavité qui devient le réceptacle de l'*agua-miel*. Ce liquide est aspiré au moyen d'une calebasse par le „*tlachiquero*“ et versé dans une outre en peau de cochon. — Cette outre est transportée une fois pleine (le tlachiquero va de magueys en magueys pour remplir son outre) à l'hacienda et déposée dans un endroit réservé à cet effet et appelé le „*tinacal*“. Des peaux de bœufs suspendues à des pieux par les quatre coins, ou clouées sur des cadres en bois, et formant des espèces de berceaux de deux pieds de profondeur environ, sont rangées parallèlement aux murs. L'agua-miel est versée dans ces peaux et y séjourne de 32 à 36 heures: la fermentation a lieu pendant ce temps, puis, quand elle est complète, le pulque est mis dans des outres ou dans des tonneaux et expédié. Le prix moyen du pulque est de 7 à 9 piastres les 125 litres; les détaillants le vendent le double.

On trouve dans les feuilles du maguey à pulque un ver blanc, dont les indigènes sont très friands, ils les mangent frits dans leur jus ou simplement grillés.

Voici la légende du maguey:

Vers l'an 1045 régnait dans le pays de *Tollan* un roi toltèque, nommé *Tepancaltzin:* il était populaire, fort aimé de ses vassaux et redouté des rois, ses voisins.

Un jour, il siégeait dans son palais, quand l'un des grands seigneurs de sa cour, *Papantzin* se présenta et lui fit part d'une découverte que venait de faire sa fille *Xochitl* (fleur). Par le plus grand des hasards, elle avait découvert que le „*metl*“, nom indigène du maguey, recélait un liquide blanchâtre et doux, très agréable à boire. Papantzin demanda à son souverain la permission de lui présenter sa fille, qui désirait faire hommage au roi des prémices de

sa découverte. La permission fut accordée: Xochitl parut portant entre les mains un *tecomat* (vase formé d'une demi-calebasse) rempli de jus de maguey: elle le présenta à Tepancaltzin qui but et remercia la jeune fille en termes très-chaleureux. Xochitl était fort jolie; le roi fut plus sensible à ses beaux yeux qu'à sa découverte, et voulant témoigner sa gratitude à Papantzin, il le pria de laisser sa fille à la cour, l'assurant qu'il lui ferait donner une excellente éducation. Papantzin y consentit.

On devine le reste: Tepancaltzin séduit par la beauté de Xochitl, l'épousa. De ce mariage naquit un fils qui, en souvenir de la source des amours de ses parents, reçut le nom de *Meconetzin* ou fils du maguey: il fut plus tard un grand roi.

Pendant longtemps, les mexicains célèbrèrent en l'honneur de *Texcatlipuca*, le dieu du maguey, une fête accompagnée de sacrifices humains. Il était d'usage, ce jour-là de se piquer le corps avec les épines du maguey.

L'usage du pulque se répandit tellement qu'on édicta des lois très sévères contre ceux qui s'enivraient; les nobles trouvés en état d'ébriété étaient condamnés à mort; les nourrices et les vieillards seuls avaient le droit de faire usage du pulque; encore ne le prenaient-ils qu'à dose médicinale.*)

Il n'y a que le peuple mexicain qui puisse boire telle quelle l'eau boueuse amenée par les deux aqueducs de Chapultepec et l'eau des puits que transportent à domicile dans de grandes jarres de terre les porteurs d'eau, au curieux costume. Bien des maisons ont sur l'azotéa un réservoir d'où l'eau descend dans les étages. On la fait passer dans de grands filtres en pierre poreuse: ce n'est qu'après cette opération qu'elle est propre au service de la table. Pour les nouveaux arrivés, cette mauvaise eau est la cause de graves dérangements d'estomac, dont bien des personnes sont atteintes. Le climat de Mexico n'est pas, comme on se plaît à le répéter, le meilleur du monde. La position que la ville occupe au fond de la vallée ne facilite guère l'écoulement des égoûts, de là des miasmes pestilentiels qui ne disparaissent jamais entièrement; aussi le typhus, la petite vérole font-ils de grands ravages surtout dans la classe pauvre à laquelle la propreté du corps est une chose aussi étrangère qu'aux Arabes du Sahara. Le climat de Mexico n'est point bon non plus pour ceux qui souffrent du cœur ou du poumon: les Esculapes de la grand'ville les envoient au bord de la mer ou à Orizaba, pour faire

*) Je tire ces détails de la „Colonie française", journal qui se publie à Mexico, et qui a donné sur le maguey une série d'articles très intéressants.

une cure d'air, celui de Mexico étant trop sec pour eux, et trop rare.

Puisque nous en sommes là, disons deux mots des enterrements: rien de moins cérémonieux que la manière dont ils se font; on dirait qu'on a hâte de se débarrasser du défunt. On charge le cercueil sur une voiture de tramway, les invités se placent dans d'autres, quand tout est prêt, fouette cocher, tout s'ébranle, les chevaux galoppent jusqu'au cimetière. On descend la bière qui est portée à bras jusqu'à l'endroit fixé; elle repose bientôt au fond de la fosse, quelques mots d'un ami, et vous reprenez au galop le chemin de la ville. Voilà pour le commun des mortels. Quant aux enterrements somptueux, ils sont les mêmes partout, ce n'est qu'une question d'argent, et par celà même, ils ne nous intéressent pas.

A la fin de la journée, l'homme d'affaires, après avoir fatigué son esprit à découvrir de nouvelles sources de gain, a besoin de délassement.

Mexico, en tant que grande ville, offre des plaisirs de plus d'un genre. Il y a tout d'abord les théâtres; nous mentionnerons les deux principaux: le „théâtre national", où l'on représente les grands opéras de la scène française traduits en espagnol; de temps en temps, une troupe étrangère, française ou anglaise, s'y fait entendre. Dans le „Théâtre Principal" on ne joue que des pièces légères.

J'ai déjà parlé des concerts, ainsi je n'y reviendrai pas.

Dans un pays où le cheval est le moyen de locomotion le plus répandu, il est naturel que l'on ait des courses de chevaux. En effet, les jockey clubs ne manquent pas: les Mexicains, les Français et les Allemands ont chacun le leur. Les courses sont suivies avec beaucoup d'intérêt, surtout par le *high life.*

Les combats de taureaux attirent le peuple, qui s'y rend en foule: c'est au milieu de sifflets et de cris assourdissants que les chevaux sont éventrés par la corne aigüe du taureau et que le matador accomplit son sanglant exploit.

Les combats de coqs sont plus rares.

Puis il y a les fêtes politiques et religieuses, accompagnées d'une revue de la garnison qui parade dans les rues en défilé interminable. Le 5 de mai, jour anniversaire de la prise de Puebla par Porfirio Diaz et le 16 septembre, journée célèbre dans les fastes républicains du Mexique, dès 6 heures du matin, les cloches sont en branle, le canon tonne, les troupes sont massées sur la *Plaza mayor*, le défilé commence au bruit des tambours et des fanfares. Le soir la ville est illuminée: on tire des feux d'artifice sur la place, des fusées

partent d'une des tours de la cathédrale, au grand contentement des Mexicains, fort amateurs de pétards.

La semaine sainte est marquée aussi par des réjouissances. A Tacubaya, à Guadalupe, on dresse des tables de roulette dans la rue. Le samedi, veille de Pâques, on pend Judas au milieu des rues des villes et villades et on le brûle. — Le dit Judas est un mannequin bourré de feux d'artifice qui éclatent en feux roulants, mêlés aux cris de joie des spectateurs.

La plus agréable distraction que puisse goûter l'Européen à Mexico, c'est la chasse: la plupart de ceux qui y ont été seront de mon avis, j'en suis sûr. Ne vous étonnez point, Messieurs, de m'entendre prononcer avec enthousiasme ce mot, la chasse. Chez nous, aller à la chasse signifie: partir de bon matin, courir beaucoup, rapporter au logis quelques rares pièces de gibier (achetées parfois chez le marchand de comestibles), peut-être rentrer bredouille et, par dessus le marché, crotté jusqu'à l'échine. Là-bas, une journée de chasse, c'est une journée de liberté après six jours de prison, c'est respirer l'air pur de la savane, c'est fuir cette enceinte de murailles qui vous étouffent; on se sent renaître, on est son maître et devant soi, on a l'espace. C'est plus encore: à chaque pas, la nature vous offre une merveille, un oiseau, un reptile, un insecte, une plante nouvelle à admirer: excursions charmantes, animées, avec ses plaisirs et ses dangers.

Les Européens chassent toujours, trois ou quatre, de compagnie; il est bon de ne pas être seul sur les monts ou dans les grandes plaines désertes: prudence est mère de sûreté. Les épagneuls, les braques sont rares; aussi est-ce, pour ainsi dire, toujours à l'œil que l'on chasse tous les gibiers: bécassines, gangas, lièvres, lapins, etc. Du reste, on ne fait pas vingt pas qu'une pièce part de côté ou d'autre. Il est inutile de parcourir les environs de Mexico, il faut s'en éloigner d'une dizaine de lieues: en prenant le premier train du matin, on peut revenir le soir.

Si vous le voulez bien, Messieurs, je vous prierai de m'accompagner dans une de ces parties, restée gravée dans mon souvenir parce qu'elle fut la première et peut-être la plus intéressante de toutes.

Nous étions quatre joyeux compagnons; les provisions et les munitions étaient prêtes: le jour fixé arriva. C'était en août. L'aurore empourprait à peine l'orient que le train du matin nous emportait à toute vitesse, à travers les champs de maïs, de luzerne, de magueys, qui s'étendent de Mexico aux premiers contreforts de la Sierra Madre, dont nous devions escalader l'un des chaînons pour

nous rendre à l'hacienda de Donna Rosa, à 4 lieues de la ville de Toluca.

Un capricieux ruisseau avait forcé la compagnie de construire 14 ponts sur sa petite personne pour permettre à la vapeur de pénétrer dans ces gorges. Tantôt emprisonnés entre deux talus, vrais parterres de fleurs de toutes nuances et de toutes formes, tantôt adossés à une paroi de rochers, nous cotoyions un abîme au fond duquel bouillonnait un torrent. Les pluies avaient partout gravé leur passage sur les flancs de la montagne; mille vallées étaient creusées dans une terre rouge, des pics innombrables s'élevaient; les lacs et les fleuves avaient disparu sous l'action des rayons ardents de l'astre du jour.

Nous nous élevons toujours davantage; les pins et les sapins ont remplacé les champs cultivés. Nous sommes au point culminant, à 3500 mètres au dessus du niveau de la mer. A peine sur l'autre versant qu'une douce surprise m'attend: j'ai devant les yeux une vaste pelouse, un vrai alpage suisse, où je cherche en vain nos belles vaches avec leurs cloches au tintement joyeux: rien, rien ne se fait voir, ni entendre. Ces pâturages sont déserts. Une colonie suisse s'était établie dans cette contrée, il y a une trentaine d'années, me dit un de mes compagnons: sans doute que les troubles incessants des révolutions l'ont forcée à chercher un lieu plus tranquille. Le train s'arrête, nous sommes à Salazar: 10 minutes d'arrêt. Je mets la tête à la portière et je regarde mélancoliquement ce paysage qui me rappelle si fidèlement ma Suisse bien-aimée! Le train se remet en mouvement; nous descendons avec une extrême rapidité: après bien des contours, nous atteignons la plaine de Toluca-au milieu de laquelle s'élève notre hacienda. Comme celle-ci est fort éloignée des deux stations voisines, nous obtenons du conducteur qu'il arrête le train droit devant l'hacienda. Nous sautons lestement à terre avec armes et bagages et nous tombons dans les bras de notre hôte en lui donnant deux ou trois tapes amicales dans le dos suivant les us et coutumes du pays; puis nous prenons le chemin de l'habitation.

El senor don Francisco Salcedo, tel est le nom de notre hôte, est espagnol, natif de Séville: il pratique l'hospitalité d'une façon large et généreuse. Il dirige le domaine dont son frère, qui réside à Mexico, écoule les produits. Un parent, *el senor don Pepe Paredo,* aux cheveux grisonnants, à l'œil vif et malicieux, au caractère des plus jovials, aide don Francisco dans l'exploitation de l'hacienda. On nous offre un verre d'excellent vin blanc d'Espagne, crû sur les vignes de notre amphitryon, avec un morceau de délicieux fromage à la

crême, fabriqué à l'hacienda; nous donnons à Mr. Salcedo des nouvelles de la capitale. Après quelques moments d'entretien, une voiture, mise gracieusement à notre disposition pour toute la journée, nous emmène vers le théâtre de nos futurs exploits: elle est bientôt abandonnée. Il est dix heures du matin, rendez-vous est pris pour le déjeûner au pied d'un petit mont que nous avons à notre gauche au fond de la plaine. Bientôt les gangas sortent des herbes que nous foulons aux pieds, la fusillade commence, les coups doubles retentissent, les mozzos courent chercher le gibier abattu. Quant à moi, émerveillé de la flore, je me baisse à chaque instant pour cueillir une fleur inconnue, et je laisse partir les gangas au grand désespoir de mon indien qui me crie à chaque instant: „*Senor, aqui una, aqui.*“ Il ne peut comprendre le charme que j'ai à emplir mon carnier de fleurs. Je m'imagine qu'il a dû garder de moi une bien mince estime. Les deux heures s'écoulent rapidement, nous sommes de nouveau réunis: chacun d'exhiber sa chasse! Pendant que nous nous racontons nos prouesses, le ciel s'est assombri (nous sommes dans la saison des pluies), le tonnerre se fait entendre, de larges gouttes commencent à tomber; nous trouvons un abri dans la chambre basse d'une petite maison, dans laquelle chambre était suspendue la moitié d'un taureau tué de la veille. Nous troublons une absinthe tout en déballant nos provisions que nous tirons de la voiture: une dinde rôtie, des saucisses en conserves, du pâté de foie gras, du jambon, et pour finir un morceau de Roquefort, le tout arrosé d'un verre de Bordeaux qui fut fort apprécié.

Vient le tour de nos mozzos qui se régalent des reliefs du festin. L'orage s'est éloigné pendant ce temps, le soleil reparaît, nous plions bagage et nous nous remettons en chasse. En passant près d'une mare, je fais fuir une vingtaine de serpents et, malgré les cris de mon indien: *Son malos, senor* —, je poursuis tranquillement ma route, car je crois avoir reconnu des couleuvres. La plaine est bordée au sud par une lagune sur les bords de laquelle j'ai vu des essaims d'oiseaux noirs: c'est là que je me dirige, et je puis arriver assez près d'un de ces vols pour le saluer d'un coup de fusil. 5 ou 6 oiseaux tombent, mon naturel va me les chercher: ce sont des *tordos,* espèce de grive noire; plus loin, j'abats une autre espèce de grive, noire aussi, mais l'épaule est rouge.

En cheminant dans la prairie, je me trouve près d'un indien conduisant un grand taureau noir, dont il se servait comme de paravent pour s'approcher à portée de son vieux fusil à piston des malheureuses gangas que son œil de lynx découvrait dans les herbes. Les pauvres oiseaux, ne se défiant pas du quadrupède, devenaient

les victimes de son compagnon. Il en est bien souvent de même des orgueilleux humains!

Comme la nuit approchait, je tournai le dos à la plaine et revins à l'hacienda où notre aimable hôte, Mr. Salcedo, me fit visiter, sur le désir que je lui en exprimai, tout l'intérieur des bâtiments.

L'hacienda de dona Rosa, comme tous les bâtiments de cette espèce, fort exposés à cause de leur solitude, est une citadelle aussi bien qu'une maison de campagne. Bâtie en briques et en pierres de taille, couronnée d'un mur, avec des tourelles crénelées aux quatre angles, fermée de portes massives, elle pouvait soutenir un siège contre les partis de rôdeurs, qui ont heureusement disparu de la contrée. Un large fossé entoure le bâtiment ainsi que les communs, destinés à servir d'habitation aux serviteurs, aux *vaqueros* et aux hôtes subalternes, qui viennent de temps à autre demander une hospitalité passagère qui ne se refuse jamais.

Sur la façade nord, sont au rez-de-chaussé les bureaux de comptabilité, à l'étage les chambres des maîtres: adossée à cette même façade, du côté ouest, est la chapelle richement ornée de tableaux, elle est desservie par un curé des environs. Des toits en terrasses, on aparçoit Toluca, Lerma et les rares pueblos des environs.

Dans les bâtiments de droite sont les écuries pour les chevaux et les mules de service, les étables pour les vaches laitières. A gauche, nous trouvons la porcherie, le poulailler, le pigeonnier (pour les sujets de choix) et la lapinière. Un grand jardin potager s'étend entre les étables et le mur d'enceinte en dehors duquel s'élèvent plusieurs hangars où l'on remise des récoltes et des machines d'agriculture.

Mr. Salcedo me fait remarquer dans ses écuries un étalon andalou tout blanc, d'une grande beauté, qui est réservé pour la reproduction, puis ses chevaux favoris, entre autres un jeune étalon gris de fer aux formes exquises: dans les étables il me montre avec orgueil des vaches de Schwyz qu'il a fait venir à grands frais ainsi qu'un énorme taureau noir, race Durham, qu'il a nommé „Bismark", dont il espère d'heureux croisement avec les vaches du pays.

Dans la grande cour intérieur où picotent des volatiles de toute espèce s'élèvent trois immenses greniers dans lesquels on emmagasine le blé, l'avoine, l'orge et le maïs.

A peine de retour au salon, après cette intéressante visite, que mes compagnons paraissent: ils avaient l'air satisfaits, chacun rapportait une cinquantaine de gangas. Je les félicitai de tout mon cœur, sans la moindre jalousie, car ce que je venais de voir était bien plus attrayant pour moi que quelques heureux coups de fusil. Nous pro-

cédons à une courte toilette et nous passons au „*comedor*“, chambre à manger, où un repas de Balthasar nous fut servi. Nous y fîmes grandement honneur, ai-je besoin de le dire? Tellement qu'à minuit passé, nous étions encore à table, écoutant don Pepe qui avait toujours une nouvelle histoire piquante à nous conter. Enfin nous nous séparons et bientôt nous dormions à poings fermés.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions debout; nous devions regagner nos pénates. Après le déjeûner, nous bûmes en guise de coup de l'étrier un grand bol de lait chaud „*del pie de la vacca*“, c'est-à-dire bu près de la vache au moment qu'on venait de le traire, manière de tirer au guillon usitée dans le pays. Nous prenons congé de nos gracieux hôtes en leur exprimant toute notre reconnaissance et en leur donnant, comme à l'arrivée, force tapes amicales dans le dos.

C'est ainsi que je fis connaissance de la vie du grand cultivateur au Mexique, vie qui n'est pas sans charmes, certes, mais qui souvent est fort pénible: l'administration d'un grand domaine exigeant, là-bas plus que chez nous, une surveillance des plus actives étant donné le caractère insouciant et nonchalant du Mexicain.

Ceci m'amène, Messieurs, à vous dire mon sentiment sur l'émigration au Mexique.

Ce pays subit en ce moment une sérieuse crise financière. Outre les impôts déjà existants, et ils sont nombreux, on a émis l'an passé une loi sur le timbre. Toute marchandise (il y a des exceptions, mais peu nombreuses) doit être revêtue d'un timbre. Le commerce refusa d'abord d'acheter ces timbres; il envoya des délégués auprès du président pour le prier de retirer cette loi ou tout au moins de la transformer en un droit de douane plus élevé sur les articles atteints: tout fut inutile. La loi est en vigueur. Cette mesure a naturellement enrayé la marche des affaires: aussi la plupart des maisons ont-elles restreint le nombre de leurs employés et arrêté les envois qui devaient se faire. Ceci à l'adresse d'imprudents jeunes gens, qui croient n'avoir qu'à arriver à Mexico pour trouver d'excellentes places! Non, il n'en est rien. Que ceux qui partent soient déjà assurées d'une position.

Quant à la colonisation, je ne la saurais conseiller non plus pour plusieurs motifs dont voici les principaux. Ces terrains qui seraient concédés aux colons sont probablement à de grandes distances des voies ferrées qu'il est nécessaire au contraire d'avoir près pour écouler les produits du sol le plus rapidement possible. Le tarif pour le transport des marchandises en chemin de fer est excessif. Puis le peu de sûreté qu'il y a à voyager non seulement à pied, à

cheval, en diligence, mais même en chemin de fer! De peur d'attaque à main armée, imaginez-vous bien, Messieurs, que dans chaque train qui arrive à Mexico ou qui en part, est un wagon destiné à un peloton de soldats d'escorte. Or, si sur les grandes artères et dans les grands centres, il en est ainsi, vous pouvez vous demander ce qu'il en doit être à l'intérieur du pays! En cas d'offense.

La raison du plus fort est toujours la meilleure. Un cadavre est si vite dévoré par les *zopilotes* sur ces immenses plaines, dans ces gorges profondes ou dans ces sombres forêts. On a disparu, voilà tout!

Nous avons pourtant à Mexico une petite colonie qui va tout doucement en attendant d'aller mieux. Une société de tir s'est fondée l'an passé dans le but de rendre plus fréquents les rapports entre Suisses. Si l'on ne se voit guères entre compatriotes, c'est que pendant la semaine, le travail occupe tout le monde et le dimanche, il est rare que l'on se réunisse, car chacun a ses relations qu'il s'est créées, ou ses plaisirs particuliers. Il n'y a que les fêtes de tir qui puissent exercer sur l'esprit suisse une attraction irrésistible; on quitte tous les plaisirs pour celui-là, car c'est une douce réminiscence de la patrie absente. Depuis que les tirs ont commencé, tous les Suisses de Mexico se connaissent: la fête d'inauguration a été brillante. Un joyeux cortège a accompagné la bannière bien-aimée jusqu'au stand construit à Guadalupe, qui offrira ainsi un nouvel attrait aux promeneurs. Le „Rufst du mein Vaterland“ a fait retentir les échos étonnés des monts avoisinants. D'éloquents discours ont été prononcés. Avec le poète suisse inoubliable, J. Olivier, on a chanté

Helvétie, Helvétie
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

C'est par ce riant tableau de fête suisse aux environs de Mexico que je termine. Puissé-je, Messieurs, vous avoir intéressé quelque peu dans ces pages où je n'ai qu'éffleuré bien des sujets qui mériteraient qu'on s'y arrêtât plus longuement, mais je n'ai pas voulu trop abuser de votre patience.